

Moebius

La maison sans volets

Véronique Bessens

Number 100, Winter 2004

URI: id.erudit.org/iderudit/14410ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bessens, V. (2004). La maison sans volets. *Moebius*, (100), 19–26.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

VÉRONIQUE BESSENS

La maison sans volets

Ludo lui tire le bras, tente de l'entraîner dans la salle, mais Romain se tortille dans son pyjama, laisse sa robe de chambre glisser à terre et s'échappe en avançant comme il peut, reprend le couloir principal, dépasse les autres laboratoires sans lever le nez et fonce jusqu'à l'ascenseur. Il s'y engouffre, essoufflé, sans voir si l'autre l'a suivi ou non. Tant pis pour la robe de chambre, il en trouvera bien une autre. Il sort au dernier étage, le septième, et glisse contre les murs en traînant ses chaussons de papier sur le plancher aseptisé. D'instinct, il se dirige vers la salle d'attente qui donne sur le stationnement et les bois qui cernent la propriété. Trois grandes baies vitrées découpent le mur jusqu'au plafond: c'est la plus grande surface transparente de tous les étages, de toutes les façades du bâtiment. Point de vue privilégié du vertige. Ce n'est pas la même chose, il le sent quand il ose faire un pas dehors, quand il se déplace dans leur atmosphère. (Les fenêtres ne s'ouvrent pas non plus, elles sont là pour essayer de donner une impression d'air frais.)

Mais il préfère encore cette pluie. Tout ce qu'il voit s'est mélangé en une sorte de bouillie composée de traînées de voitures et de visiteurs. Quelques patients circulent aussi, entourés ou suivis de parapluies: les chroniques, les cliniques, les «revenants» qui sont là tous les jours, toutes les semaines, comme il faut, pour recevoir des traitements, se faire chauffer des tumeurs, se faire bombarder de rayons, et toutes les autres choses qu'ils leur font... Averses. Deux chiens noirs se battent sous le préau. Il croit reconnaître Sirocco, le labrador de son oncle Hubert, mais il ne voit pas très bien de la fenêtre, et la pluie embrouille les figures qui circulent dans le stationnement. Il veut l'appeler: «Sirocco! Sirocco!», mais s'arrête, la bouche appuyée contre

la vitre, le souffle coupé. Il se dit que sa voix ne porterait certainement pas très loin au-dehors, qu'elle irait se noyer avant d'atteindre le béton du parking. Dans un même mouvement abrupt, les deux bêtes dressent les oreilles et lèvent la tête. Il s'écrase contre la vitre pour scruter le visage noir défiguré par la pluie. Il est certain, maintenant, de s'être trompé. Sirocco n'a pas cette agressivité, cette rage dans les yeux...

La forme qu'il avait cru familière se confond désormais avec celle de l'autre molosse. C'est une danse, un combat, et on ne sait plus qui déchire qui, qui mène, qui suit. On voit qu'il bave malgré la pluie; des filets de petites bulles s'échappent des gueules menaçantes, crispées. Gronnement de rage canine, il la sent monter, trembler jusqu'à son étage. Il se demande si ce sont encore des chiens: debout, lorsqu'ils s'affrontent, ce sont pourtant des chevaux qu'il voit, et rien d'autre. De gigantesques chevaux. Flancs saillants, élancés dans le mouvement saccadé du corps qui se dresse et se cambre au gré des attaques. Triste spectacle matinal de rage canine. Il abandonne la partie: il tire le rideau et fait semblant de n'avoir rien vu. Les chiens l'ont épuisé: il veut retrouver sa chambre et s'enfoncer sous les couvertures. En reprenant le couloir principal, il voit Ludo à la réception, en train de négocier quelque chose avec une infirmière arrivée il y a quelques jours. Il doit changer son menu ou demander deux desserts, quelque chose du genre, puisqu'il n'y a pas beaucoup de latitude pour le reste. Elle n'a pas l'air très commode et s'occupe plutôt de le raccompagner jusqu'à sa chambre, alors que le pyjama se glisse le long des murs pour éviter le même sort. Pas de chance, on finit bien par le remarquer et, avec toute la bienveillance habituelle d'un geôlier, on lui prend la main pour le reconduire jusqu'à sa chambre. On lui lâche la main dès qu'il atteint son lit et la sollicitude s'arrête là d'un coup, tourne les talons et sort en fermant soigneusement la porte.

Une surprise le console en entrant: il découvre un grand bouquet insolent qui inonde l'édredon de couleurs gaies et insolites. Des tulipes de bois. Parfaitement taillées, elles éclatent jaunes, rouges et bleues, entourées de grandes branches de feuilles vertes soigneusement peintes.

Magicien, le sculpteur avait jardiné le bois en fleurs. Pur génie, c'était, bien entendu, un cadeau de tante Coralie, qui passait par là :

*« Mon cher Romain,
Voici des tulipes qui ne se faneront jamais.
Grosses bises de tante Coralie. »*

Il les arrange dans une bouteille, prenant garde de ne pas y mettre d'eau pour ne pas les faire pourrir, puis reste à les contempler, abasourdi de ce spectacle fleuri. Après les chiens, la soirée se passe tranquillement dans la contemplation de son nouveau jardin au clair de lune échappé par les stores entrouverts.

* * *

Après le petit-déjeuner, les infirmières se retrouvent à l'accueil pour discuter des tâches de l'après-midi. Ces quelques minutes permettent la circulation insoupçonnée de la quasi-totalité des patients mobiles. La logique de la surveillance correspond au nombre d'infirmières en poste pour la journée. Il y a en tout quarante-six chambres à l'étage, et elles sont en moyenne huit pour nous surveiller. C'est parfaitement insuffisant, comme le constate d'ailleurs le directeur du personnel et les administrateurs, mais que voulez-vous, on n'y peut rien... L'entrée ne ressemble à rien d'autre. Il s'y trouve trois principaux centres d'intérêt qui attirent l'œil et appellent irrésistiblement de tous les coins de la pièce : une énorme peluche appuyée contre un mur (un ours brun vêtu d'une simple veste à boutons), un aquarium qui s'étend sur presque toute la longueur du mur opposé, et de grandes baies vitrées qui donnent sur le chemin d'accès et le stationnement. Les ambulances arrivent par l'entrée des urgences, de l'autre côté du bâtiment, dans les zones interdites.

En suivant les voyages des prisonniers de l'aquarium, il voit le reflet clair d'une petite fille qui examine avec minutie le dos de l'énorme peluche. Romain s'empresse d'aller lui parler ; elle lui sourit sans gaieté. Elle lui dit qu'elle rêve de lacs, de bois. Qu'elle se souvient d'un

chalet. Elle dit qu'elle aime prendre l'autobus et il lui répond qu'il ne se souvient même plus des autobus, parce que ça fait trop longtemps qu'il est là. Elle dit «Ah bon» et soupire comme si elle venait de saisir, d'un coup, où ils se trouvaient. Il allait lui demander son numéro de chambre, son étage, sa spécialité, mais Ludo arrive avec ses gros chaussons et gâche tout. Il recommence son scénario; le tire encore par le bras et ne le lâche plus:

— Viens, c'est l'heure du goûter, viens, on va le rater...

La petite fille ne bouge pas, immaculée dans sa robe de chambre blanche. Mais Romain ne s'inquiète plus en l'observant de nouveau, comprend qu'elle est là, elle aussi, pour rester. Elle n'appartient pas à la race des visiteurs ou des ambulatoires. Il y a quelque chose de permanent et d'habitué dans sa tenue, sa posture. Elle venait profiter du vestibule comme lui, elle habite donc là, elle aussi. Le pyjama en dit long. Ludo commence tout de même à le fatiguer parce qu'il est tard et que finalement, il a couru un peu partout toute la journée. Sur le chemin du retour, ils croisent quelques fauteuils qui circulent, les saluent, les invitent à faire la course, mais Romain n'en a plus le courage et file vers sa chambre sans répondre.

Petit empereur qui a retrouvé la sécurité de sa chambre, le pyjama retrouve son habitat naturel, la sécurité des contours de sa chambre pâle aux murs parfaitement nus, d'un pastel indéfinissable – un jaune qui cherche à devenir vert.

* * *

La conférence des blouses se déroule en après-midi parce qu'elles sont toujours très occupées, surtout le matin (distribution de médicaments oblige). En général, elles viennent tous les deux jours, mais cela dépend de l'état et de la mine du pyjama au cours de la dernière visite. C'est ce que tout le monde appelle «le suivi». Les blouses: il en existe toutes sortes de tailles et de genres différents, mais elles se déplacent rarement seules, s'accompagnant toujours les unes les autres de peur de se perdre ou d'avoir à se prononcer sur un cas sans l'avis d'une blouse collègue.

Les questions posées, toutes aussi insipides que ridicules, déferlaient comme une attaque-éclair:

—Tu as bien mangé aujourd'hui? Tu as eu des visiteurs? Est-ce que tu fais des dessins en ce moment? Comment te sens-tu?

Mais il y avait aussi des approches plus sophistiquées ou calculées du genre:

— Que penses-tu de cet endroit? Tu veux rester ici? Au fond, tu es bien ici, non? Tu ne veux plus rentrer chez toi...

Ce qui ne manquait pas d'énerver et de lasser à la fin. Une seule technique s'était prouvée efficace contre ce genre d'attaques sournoises, mais elle s'avérait tout aussi difficile à réaliser que désagréable à supporter: la parfaite feinte d'un sommeil profond. On sentait alors, penchée, soucieuse au-dessus de son visage, la respiration de l'infirmière, une mèche de ses cheveux nous chatouillant la joue. Puis, elle se tournait vers la grappe de blouses en attente, leur signalait que le pyjama ne pourrait collaborer car endormi. On pouvait alors poursuivre la feinte avec le sentiment d'avoir gagné quelque chose, du temps peut-être.

Mais il y a des heures volées, comptées, qu'ils ne récupéreront pas: les séances réglementées. Aucun échappatoire possible: un bureau fermé, une fenêtre placée trop loin des fauteuils pour pouvoir en profiter. Le spectacle, ici, est tout intérieur. L'activité préférée de l'interrogateur consiste à s'intéresser aux possibilités du dessin et des représentations symboliques. Il faut comprendre qu'ici, entre ces murs, lorsqu'un adulte dit «fais-moi un dessin», ce n'est pas pour jouer au Petit Prince. L'art du tracé est devenu beaucoup plus complexe, est empreint d'amertume dans ce bureau. Il suffit de suivre un principe infailliable lors de ces activités de déchiffrement pictural: rester le plus vague possible lorsqu'il est question de commenter ou de décrire les images présentées. (Celles-ci prennent d'habitude la forme de taches d'encre diluées, pressées et étalées sur une feuille pliée en deux, quatre, etc.) À l'occasion, on leur proposait aussi des dessins plus complets, voire sophistiqués. Le jeu consistait alors à «expliquer» ce qui s'était déroulé dans la scène. Cette sorte de pièges

était d'habitude assez évident, et en évitant toute preuve d'imagination, le patient s'en sortait plutôt bien.

Le plus difficile était sans doute de collaborer au deuxième type d'épreuve, lors de laquelle le patient devait lui-même produire des tracés ou dessins qui seraient alors interprétés à tort et à travers par un comité de blouses. Le tracé d'une maison était sans aucun doute l'exercice le plus fréquent, servant de thermomètre pictural transmettant l'état affectif du patient. L'idée était simple: «Dessine-moi une maison». Mais il faut comprendre que la maison doit comporter un certain nombre de caractéristiques dont la présence ou l'absence serait interprétée comme signe révélateur par les blouses. En premier lieu, la maison doit être dotée d'une porte, et cette porte d'une poignée, sans quoi on soupçonnera l'artiste d'être renfermé sur lui-même et peu accueillant au dialogue avec l'extérieur, ou d'éprouver de la difficulté à se rapprocher des autres, par exemple. Ensuite, un chemin bordé de fleurs doit y mener pour démontrer la bonne volonté du sujet. De préférence droit et direct, ce sentier doit mener jusqu'au seuil de la porte, sans coupures ni détours. Puis viennent de grandes fenêtres pour témoigner à nouveau d'une ouverture sur les autres, d'une capacité de s'en rapprocher. Une cheminée crachant une fumée bienveillante vient compléter le tableau, suggérant que la maison est réchauffée et animée. Aucune trace de tristesse n'est permise; l'artiste n'est pas un être seul, abandonné à la folie de sa vie intérieure.

— Et où sont les volets, Romain?

La voix le tire de la contemplation orgueilleuse de son œuvre. À la fois douce et inquiète, elle le rappelle à l'ordre: les volets! Comment oublier les volets? Une maison sans volets, c'est une maison sans défense, sans protection contre les regards extérieurs, le soleil brûlant. Erreur fatale! Il se promet de ne plus jamais les oublier, et même d'intégrer une porte de sortie arrière dans son prochain projet d'architecte, ce qui lui compliquera la tâche puisqu'il faudra représenter la maison en trois dimensions, technique qu'il ne maîtrise pas encore très bien. Pourtant, le geste était posé et l'erreur irréversible: sa bonne volonté n'y changerait rien. Il vit la blouse écrire posément ses observa-

tions dans un grand cahier, scrutant le dessin avec l'attention de ceux qui comptent.

* * *

Son père en imperméable se tient dans le cadre de la porte — il doit encore pleuvoir, mais il ne sait plus, parce qu'il refuse de regarder par la fenêtre. L'imperméable entre en hésitant, l'air inquiet, un peu triste; il traîne une chaise jusqu'au lit, puis avance la table mobile pour y poser sa mallette, qu'il ouvre sans un mot. Il en sort l'échiquier d'habitude rangé à côté de la cheminée, à la maison.

— Alors, ça va?... Tu veux jouer?

Le mot jouer résonne dans la pièce avec toute la solennité d'un mot qui a été vidé de son sens. Cela lui donne envie de pleurer, mais il se retient. Pour se changer les idées, il commence à placer les pièces sur leurs cases, en faisant bien attention de ne pas inverser ses chevaux et ses fous, car ce n'est pas tout à fait la même chose, même s'ils servent tous les deux à attaquer. Il place ses pions en dernier, ses petits soldats blancs bien alignés, prêts à l'attaque. Le père s'assoit et la partie commence.

Nous sommes déjà loin du bon vieux coup du berger, qui ouvrait généralement toutes les parties commencées par Romain. Entre les pièces déplacées avec précaution, entre les stratégies, les calculs et les prévisions de coups qui flottent puis se perdent au-dessus de l'échiquier, le malaise s'installe, les accompagne. Dame noire dangereuse, toute-puissante, qui coupe la langue aux deux rois. Pas feutrés des pièces qui avancent sur la surface aimantée. Le père se racle la gorge de temps à autre, mais ne dit rien, tout absorbé à assurer l'équilibre entre jouer pour de vrai, et laisser son adversaire lui prendre quelques pièces, pour ne pas le désespérer. Puis la partie se resserre, et Romain recule, peu à peu, sur les cases étroites de son camp...

— Pat!

— Comment?

— Ce n'est pas mat, c'est *pat*. Regarde: ton roi ne peut plus se déplacer. Il est envahi, cerné de partout! Dans ces cas-là, quand le roi ne peut plus bouger, on dit *pat*.

— Alors, j'ai perdu?

— Si on veut. Mais tu t'es défendu jusqu'au bout.

Effaré, le pyjama constate que son père dit vrai: l'imposante dame noire garde l'accès vers le Sud, une tour protège le Nord, deux cavaliers et un fou braqués de tous côtés. C'est fichu. C'est cela, perdre la patte? Son père commence déjà à ranger les pièces, les plaçant chacune dans leur petite case découpée dans la mousse. Mais Romain tient encore son roi serré dans le poing. *Pat.* Étrange défaite. À la fois prévisible et surprenante.

Puis le père ne sait plus quoi dire. Il tourne la tête vers le mur, la fenêtre, mais elle est camouflée par des stores gris. Et il n'y a rien à regarder dans la chambre. Tout y est parfaitement propre. Net. Il n'y a pas de place pour le désordre, ici. Pas d'objet incongru à partir duquel on pourrait broder une conversation banale. Tout est utile, tout est stérile, tout rappelle à l'ordre. Les tulipes de bois ont été cachées dans un tiroir, un trésor enfoui. L'imperméable est fatigué. Il sort tout juste du travail et n'a pas encore mangé. Le pyjama a la nausée, mais se retient. Il a mauvaise mine, cela se voit. Alors le père se lève enfin, presque gêné, ramasse sa mallette et se penche au-dessus de lui; dépose un baiser sur son front. Le pyjama disparaît sous les couvertures, le roi toujours captif, serré dans sa petite patte.